

**Bestine Debrane**

**Voyageurs du ciel  
profond**

**Roman**



Bestine Debrane

Daniel Couderc

# Voyageurs du ciel profond

© Bestine Debrane, Daniel Couderc, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3537-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**La totalité de ce roman a été validé par PrepostSEO  
comme étant exempté de tout plagiat.**

*Sédentaires aux ailes stridentes  
Ou voyageurs du ciel profond,  
Oiseaux, nous vous tuons  
Pour que l'arbre nous reste  
et sa morne patience.*

René Char – Les matinaux

*Tout homme debout n'est qu'un souffle.*

Psaume 39:6

# **PRÉLUDE**

**Les caprices du hasard**

— On est paumés ! Complètement paumés !

L'homme se dressait en hurlant à la fenêtre du taxi rickshaw. Les coups de klaxon ne parvenaient pas à déranger une horde d'ombres en guenille vaguant au long des ruelles grises de boue et de poussière.

Bombay étouffait dans la nuit moite et chaude de mousson.

Le tricycle grinçant s'engagea dans une venelle où les faibles lueurs de lampes vacillantes découvraient des amas d'immondices sur un sol détrempé. Le chauffeur, un vieil Indien malingre, se tournait sans cesse vers ses passagers, répétant : « *No problem, Sir, no problem* ».

L'homme reprit sa place sur le siège. L'agacement dessinait un rictus au coin de sa bouche, sa poitrine se soulevait comme celle d'un coureur hors de souffle. Il essuya la sueur de son front avec la manche de sa veste.

— Quelle nuit de peste !

À côté de lui se tenait une femme à la jeunesse lointaine vêtue d'une Saharienne. Son air détaché dans un visage à l'indifférence glaciale lui donnait une apparence d'étrangeté.

Le taxi stoppa. Le chauffeur scruta avec anxiété le chaos des rues et des taudis ravagés par la pluie et la misère.

— Babu lost... Babu lost...

— WHAT ! Babu lost ! Babu lost !

L'homme bondit hors du véhicule avec une agilité que son âge et son épaisse carrure ne laissaient pas entrevoir.

Ses cheveux poivre et sel ébouriffés par la colère couronnaient sa tête d'une auréole burlesque et son costume fripé par les gesticulations lui faisait une allure pataude qui ne s'accordait guère avec ses traits encore juvéniles malgré la cinquantaine.

Le sang envahit ses joues, il s'approcha du chauffeur et le secoua par les épaules. La femme descendit du taxi en hurlant avec un accent américain :

— Quelle honte Damien de le traiter comme ça ! Il s'est égaré, voilà tout, ça arrive aussi à Paris ou à New York.

— Si tu avais repéré la rue sur le plan, on s'emmerderait pas avec cet imbécile qui se perd dans sa ville. Je t'avais demandé de regarder la carte. C'est toi qui connais les gens qui nous ont invités à diner.

— J'étais fatiguée, je peux être fatiguée, non ?

— Toute la journée, t'as pas levé tes fesses de la piscine de l'hôtel.

— Je te déteste avec tes colères de petit coq.

— Et, moi, Patricia, je te HAIS avec tes caprices de gosse de riche.

— Parle pas de mon père !

— Oui, je parlerai de ton père, il ne pense qu'au fric, à son pognon, son sale pognon.

— Je te dis, parle pas de mon père !

— Je parlerai de qui je veux et de ce qui me plaira.

— T'en as bien profité de son argent, non ?

— Il n'a jamais accepté notre mariage.

La femme partit d'un rire presque hystérique.

— Et que tu dilapides une partie de son capital avec ton agence de merde, tes musiciens de merde, tes chanteuses à la con, fucking pimp !

Le chauffeur, apeuré d'inquiétude, se demandait dans quelle langue se chamaillaient ces deux « Paradēśī ».

— Pourquoi tu m'as épousé alors ?

— Mais je t'aimais, Damien, je t'admirais. Tu étais « *mon homme* », mon premier homme, j'avais quinze ans de moins que toi. Après, t'es devenu *just a gigolo*.

— Je ne voulais pas ça, Patricia.

— Tu voulais quoi ?

— Je te voulais pour moi tout seul. Pas partager avec ton père.

— Tu dis n'importe quoi. Tu délirés..., Damien..., tu délirés.

— Ose dire que t'as pas couché avec ton père, fucking bitch !



Il s'approcha d'elle. Ses yeux brillaient comme ceux d'un chat sauvage. Il lui allongea une gifle à toute volée. Elle se mit à hurler :

— Tu vas me tuer, you bastard ! Comme TU AS TUÉ NOTRE ENFANT !

— Je t'avais prévenu de ne pas aller trop loin.

Soudain, une vibrante musique retentit et prit possession de tout l'espace. Du fond de la rue s'avancait le « Ghodi chadna », la parade du futur marié et de sa famille qui venaient chercher la fiancée pour célébrer leurs noces. Toute une multitude en cortège coloré qui chantait et dansait au son de gros tambours à deux peaux et de trompettes aux notes suraigües auxquelles s'ajoutaient les saccades des timbales, des cymbales, les modulations des clarinettes et les rugissements des saxos.

Un jeune homme chevauchait une jument richement harnachée qu'il guidait avec des rênes en fil d'or. Il portait la kurta nuptiale : une longue veste en soie, ornée de pierres, de perles et de brocarts, tombant droit jusqu'à mi-mollet sur un pantalon-pyjama serré aux chevilles. Ses épaules étaient recouvertes d'un châle duquel pendaient en festons des guirlandes de fleurs. Sous un turban rose qui couronnait sa tête, il gardait obstinément baissées ses paupières soulignées de khôl.

Un jeune Indien bondit du cortège avec la fougue d'un fauve, s'approcha de Patricia, lui saisit le bras pour l'inviter à danser et l'entraîna dans la foule. Elle disparut. Damien ne fit pas un geste, pas un mouvement pour la rattraper. Son cœur s'était vidé dans la pitié et la colère.

— Mais, Bon Dieu, qu'elle foute le camp, hors de ma vue... pour toujours !

Il chercha le taxi. Il était parti sans demander son compte. La peur probablement. Il se mit à marcher, épuisé comme après une bataille.

Il s'égara dans une venelle où nul bruit ne se faisait entendre. À mesure de son avancée, l'obscurité s'intensifiait. Il perçut une mélodie nostalgique modulée par une voix de femme et qui semblait provenir au-delà d'une lueur dans le lointain.

Il ressentit soudain l'impression d'être aspiré lentement dans une pente fort

raide. La sensation qu'il éprouva lui paraissait tellement agréable qu'il ne se soucia ni de tomber, ni même de s'arrêter.

Il buta contre un portail qui s'ouvrit dans un grincement rauque. Face à lui s'étendait un jardin dans une profusion de fleurs et de fruits s'enroulant autour d'arbres aux larges palmes qu'une brise balançait mollement. Il huma voluptueusement les senteurs des feuillages d'après la pluie.

Au détour d'un bosquet, un éclairage l'éblouit, le chant devint plus présent. À l'extrémité d'une prairie entourée de murs, deux projecteurs inondaient de lumière un petit temple enfoui dans la verdure où une jeune fille déroulait la mélodie mélancolique qui l'avait envouté. Derrière elle, cinq musiciens.

Il s'avança, comme aimanté, et se figea devant eux dans une sorte d'admiration. La chanteuse, en l'apercevant, modifia la cadence de la mélodie pour la rendre plus suave. Elle se dirigea vers lui pour finir sa chanson.

Il voulut faire un pas en arrière pour la laisser passer, mais il ne le fit pas. Elle demeurait immobile devant lui, le fixant de ses yeux noirs et vifs. Il l'observait sans pouvoir détourner son regard. Il balbutia un « Bonjour ».

— Ah ! Vous êtes français... Ça vous plaît la chanson ? (Sa voix était tellement harmonieuse qu'il pensât qu'elle continuait à moduler son chant.) C'est une berceuse séfarade. Ma grand-mère me la murmurait à l'oreille quand j'étais enfant.

Elle fredonna sur un rythme lent, quasi langoureux :

*Il est venu, il est venu mon bel amour.  
Celui que j'attendais, celui qui me guettait.  
Je l'avais deviné, lorsqu'au détour du chemin.  
J'aperçus cette fleur d'oranger,  
Princesse en son jardin.*

Il fallait qu'il lui parle pour effacer sa crainte de la voir s'en aller. Mais aucun son ne sortait de sa bouche, il entendait seulement les battements de ses tempes au fond de son cerveau.

C'était une fille autour de vingt-cinq ans, grande, mince, cheveux de jais, peau